

A person wearing a green and brown camouflage jacket is shown from the chest down. Their hands are held out, palms facing down, just above a black metal fire pit. Inside the fire pit, a fire is burning with bright orange and yellow flames, consuming several logs of wood. The background is a blurred outdoor setting. The overall mood is one of warmth and comfort.

**Philippe
Laperrouse**

LES DIGNES

Philippe Laperrouse

Les Dignes

© Philippe Laperrouse, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6918-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1.

Je m'appelle Johan Zergo. Certains préfèrent « Jo », pour des raisons que je dévoilerai ultérieurement. Au moment où je parle, je crois – grâce à ma carte d'identité périmée – avoir 34 ans. C'est trop ou pas assez, selon les jours. J'envie ces temps reculés où l'homme ne connaissait pas exactement son âge et pouvait donc, selon son humeur, s'estimer plus ou moins âgé.

Par un matin pluvieux de novembre, Stéphanie s'est énervée et a ouvert la porte de son appartement, à moi et à mon baluchon. À ce moment précis, j'entrais alors dans l'univers de la liberté en quittant le monde jugé normal, celui où il « faut » avoir un toit, un job, des amis, des hobbies...

Je devenais ce que les « civilisés » appellent un SDF (sans domicile fixe). J'en profite pour protester hautement devant ce qualificatif. D'abord parce qu'il est indigne de réduire notre existence à un sigle, et aussi parce que ce dernier me fait penser à SNCF, ce qui n'a aucun rapport avec notre condition.

Je vis à Lyon. Je ne peux évidemment être plus précis sur mon adresse. Disons que je siège principalement sur les quais du Rhône, entre les ponts de l'Université et Gallieni. Nous, les sans-abris, nous possédons bien plus qu'un logis : un territoire. Bien entendu, mes affaires me conduisent à vaquer au-delà de ces frontières sans difficulté.

Lyon est un lieu de rencontres. Dès le Moyen Âge, les commerçants de tout horizon y convergeaient pour faire des affaires entre eux. C'est aussi un point de rencontre des éléments de la nature. L'eau est présente avec deux fleuves qui viennent de loin, traversés par dix-sept ou dix-huit ponts (selon la manière de compter), qui jouent un rôle particulier dans mes tribulations. La montagne arrive par l'ouest sous la forme des deux collines de Fourvière et de la Croix-Rousse. La plaine, enfin, s'étend loin vers l'est, où elle se nomme vite « l'Isère ».

J'aime le quartier des facultés qui ouvre sur le fleuve. Les rives du Rhône ont été agréablement aménagées par la municipalité, si bien qu'elles sont fréquentées assidûment. On y sent le temps qui passe. Quand on n'a plus rien, on est sensible au défilé des saisons et des êtres humains. En hiver, les étudiants se

pressent d'entrer dans leurs amphis. Dès les beaux jours, ils se prélassent en groupes le long des berges.

Mon existence est libre, en ce sens qu'elle est réduite à l'essentiel, comme au début des temps : manger et dormir. Tout le reste est superflu, donc inaccessible pour nous. Mais notre condition bénéficie d'un avantage mésestimé sur celle des « civilisés » : nous, nous avons le loisir de penser, alors qu'eux ont un usage du temps « sérieux », c'est-à-dire dénué de tout moment consacré à la méditation.

Collectivement, je n'échappe pas aux contraintes qui animent les relations entre les membres de toute collectivité humaine : affection, désaffection, vérité, mensonge, entraide, coup tordu, information, désinformation... La vie des sans-logis ne se réduit pas – et de loin – à tendre la main sur les trottoirs.

Malheureux, les miséreux ? Joseph, le plus philosophe d'entre nous, dit que nous représentons l'avant-garde d'une civilisation prochaine qui emportera bientôt tous les nantis, dépossédés de leurs jobs par les machines et réduits à l'impotence par des robots domestiques surhumains. Bref... pour Joseph, nous représentons l'avenir de l'humanité.

2.

Désolé, Roumaine, je suis obligé de te ligoter et de te bâillonner. Tu comprends bien que si je t'autorisais à hurler, ça nous mettrait tous les deux dans l'embarras.

Tu es quand même confortablement allongée et je t'ai trouvé une couverture. On est en septembre, les nuits commencent à être fraîches. Ce n'est pas le luxe, mais tu peux dormir si tu veux. Je sais qu'il fait noir dans cette cabane et que ça ne te met pas très à l'aise, mais je ne peux pas me payer le luxe d'une petite lampe de chevet.

Ne crains rien, je ne vais pas te violer. Je ne suis peut-être qu'un pauvre mendiant, mais je suis un gentleman. J'essaie de gagner ma modeste vie en kidnappant des gens, mais ce n'est pas une raison pour être incorrect avec eux. Je fais du commerce, je ne fais pas dans la dépravation !

À propos, j'espère que ça ne te dérange pas que je t'appelle Roumaine. Je sais... je sais : tu t'appelles Blanca Ionescu, mais j'ai l'impression que tous les Roumains s'appellent Ionescu. Ce n'est pas très sexy. Avoue que ça ne donne pas envie. Comment ? Chez nous, ce sont les Durand ou Dupont qu'on trouve partout. Tu as raison, c'est ennuyeux de se nommer comme les autres. Alors, restons-en à Roumaine, si ça ne te chagrine pas. Je suis obligé de te priver de liberté, je ne voudrais pas en plus te faire de la peine.

Remarque... je ne sais pas pourquoi je te demande ton avis. Tu n'avais sûrement pas envie de passer ta nuit dans cette cabane pourrie. Je te fais simplement remarquer que j'ai trouvé un matelas qui lui, n'est pas malsain. Je ne suis qu'un pauvre commerçant, mais un commerçant avec des normes d'hygiène.

Figure-toi que j'ai aussi une autre raison pour utiliser le terme de « Roumaine ». C'est une façon de te rappeler ta situation administrative. Enfin... si on peut parler de situation administrative. Tu n'as aucun papier et aucun droit de rester sur le territoire français, encore moins d'y travailler. Inutile de t'annoncer que demain matin, quand tu seras libérée – si je te libère – tu n'as aucun intérêt à te plaindre aux autorités. Elles se feront un malin plaisir de te renvoyer dans ta campagne perdue de Moldavie. Nous nous sommes donc bien

compris.

Tu voudrais peut-être savoir pourquoi c'est tombé sur toi. C'est vrai qu'il y a beaucoup de paumés dans la région lyonnaise qui auraient pu faire l'affaire. Eh bien, sache que j'avais envie de jeunesse. Jusqu'à maintenant, j'ai enlevé des anciens, voire des très vieux, surtout des riches. C'est assez pratique, ils ne gesticulent pas trop et on trouve assez facilement des enfants pour payer la rançon. Je ne dis pas que je n'ai pas dû me débarrasser brutalement de l'un ou deux d'entre eux, mais en général, ils ont retrouvé leurs pénates. Je ne demande jamais trop cher. En fait, juste de quoi vivre correctement et surtout librement. Tu seras d'accord avec moi, surtout dans ta position : rien ne vaut la liberté !

Je m'égare. Je te disais que j'avais une envie de jeunesse. Tu es jeune et belle. Tu te fais du fric en exerçant ton joli filet de voix dans deux ou trois cabarets de la région. Tu t'entends bien avec Conrad, ton... comment dire... je vais dire ton agent artistique, c'est tout de même plus élégant que souteneur. Et puis si tu connaissais ma discrétion, tu comprendrais que je ne veux surtout pas m'immiscer dans votre relation. Il faut dire qu'il se débrouille bien, Conrad, il t'a fourni de faux papiers, moyennant quoi il te fait bosser et te prend sa petite commission. Il a le bon goût de n'être pas trop gourmand sur le cachet de ses artistes. Il ne faut pas tuer les poules aux œufs d'or. Comment je sais tout ça ? Mais ça ne te regarde pas, Roumaine. Sache simplement que tu as devant toi un vrai pro qui sait se renseigner avant d'agir.

Comment ? Où est-on ? Tu ne crois tout de même pas que je vais te le dire ? Pour que tu amènes les flics dès que tu auras retrouvé l'air libre ! Ne plaisantons pas, Roumaine. Allez... je vais te donner un indice. Nous sommes dans une cabane abandonnée dans un jardin ouvrier d'une banlieue en déshérence. Plus personne n'y travaille. Autrefois, les familles modestes y venaient passer leurs dimanches pour bêcher la terre ou planter leurs salades. C'était le temps des convivialités. Les ouvriers d'aujourd'hui font comme tout le monde, ils achètent leurs fruits et légumes au supermarché. Quelle misère !

Mais je m'égare encore. Parlons plutôt de ta situation. Je parie que tu brûles d'envie de savoir comment tu vas te sortir de là. Reconnais que je fais tout pour être sympathique avec toi, mais je comprends ton souci. Ta libération dépend de Conrad, évidemment.

Comme tous les grands hommes d'affaires, j'ai un intermédiaire. Il s'appelle

Sourdingue. Il présente trois avantages intéressants. Le premier, c'est qu'il est sourd et muet, ce qui garantit qu'il n'en dira pas trop long si les forces de l'ordre lui tombent sur le poil. Le second, c'est qu'il est le seul d'entre nous à posséder un ordinateur portable et à savoir s'en servir. Le troisième, c'est qu'il n'a pas beaucoup de moralité : pourvu qu'on le paie, on peut lui demander n'importe quoi.

Présentement, *via* Internet, il a demandé 10 000 euros à Conrad pour ta libération. Comment ? Tu trouves ça beaucoup ? Non, Roumaine, pas du tout. Je t'ai dit que je ne suis pas gourmand. Je fais donc au plus juste, mais j'ai des frais. Il faut que je paie des hommes de main pour faire le guet et assurer notre tranquillité. Une fois que j'ai payé Sourdingue et ma garde rapprochée, il me reste juste de quoi vivre tranquillement pendant deux mois ! Jusqu'au prochain enlèvement. 10 000 euros, c'est le juste prix et pour Conrad, ce n'est qu'une petite commission. Je suis confiant, Roumaine, il paiera.

C'est vrai ! Je ne t'ai pas encore parlé de mes gardes du corps. Nous, les pauvres SDF, nous sommes des gens civilisés qui pratiquons l'entraide, Roumaine. Dès que nous en avons besoin, il suffit de solliciter notre Organisation pour avoir un coup de main. Ce soir, il y a deux vigiles qui rôdent autour de la cabane pour raccompagner aimablement des noctambules qui s'en approcheraient trop près. Tu vois, on est peinarads.

C'est quoi, l'Organisation ? Alors là, tu touches le seul domaine dont je ne peux rien dire. Leur nom, peut-être... On les appelle les « Dignes », ça te donne une idée de l'amabilité de leur caractère, mais c'est tout ce que je peux te révéler. En cas de coup dur, nous pouvons compter sur leurs services. Payants, bien entendu. Les mécanismes du marché fonctionnent partout, y compris entre miséreux.

Tu as du mal à dormir. Je comprends : tous mes kidnappés me font la même remarque. Ça tombe plutôt bien, parce que moi, j'aime bien faire la conversation. C'est d'autant plus confortable qu'avec le bâillon que je t'ai collé sur la bouche, tu ne m'interrompras pas. Je n'aime pas être contredit. Quand j'étais avec Stéphanie dans votre monde qu'on appelle normal, c'était infernal. Elle n'arrêtait pas de jacasser. Je crois que je n'ai jamais pu enchaîner deux phrases complètes pendant trois ans de vie commune. Quand elle m'a viré, je ne pouvais pas lui dire les choses comme ça, mais j'ai été particulièrement soulagé.

À propos, tu as un amoureux ? Enfin... à part Conrad ? Non. Il est vrai que lorsqu'on est pauvre et que la première et seule préoccupation est de manger à sa faim, on n'a pas tellement de temps pour une amourette. Rassure-toi, tu ne loupes pas grand-chose. Au début, on croit qu'on a trouvé une espèce de double qui va te comprendre, qui devinera tes états d'âme, qui soulagera tes peines et tes angoisses, et puis à la fin, c'est chacun pour sa pomme. En mettant les choses au mieux, ça se termine par une coexistence pacifique et parfaitement ennuyeuse.

Bon, d'après mon smartphone, je n'ai pas encore de message de Sourdingue, mais ne crains rien, il n'est que 23 h 30, c'est normal. En général, les financeurs ne cèdent qu'en fin de nuit.

Que va-t-il se passer si Conrad ne se décide pas ? Alors, là, laisse-moi te dire que je lui retirerais toute mon estime. On ne laisse pas tomber une belle femme comme toi, c'est inconvenant, et en plus, c'est idiot quand on l'exploite financièrement. Si Conrad en est là, je lui ferai savoir qu'il est tombé bien bas. Quant à toi, j'éviterai de t'assassiner, j'ai horreur de gâcher. Je quitterai cette cabane, et en revenant plus tard, j'aurai le regret de constater que les Dignes t'ont enlevée. Je leur devrai un dédommagement pour leur dérangement, c'est la règle. Enfin... leurs règles. Si les Dignes s'occupent de toi, je décline toute responsabilité. On ne va tout de même pas tout me mettre sur le dos.

La police ? Quelle police ? Ne fantasme pas. Ne te fais pas d'illusions. Si les flics retrouvaient cet endroit, ils n'y découvriraient rien. De toute façon, ce ne sont pas eux qui m'inquiètent, ils sont toujours en retard de deux ou trois mètres. Et puis, ils sont plutôt occupés à chasser les putes des beaux quartiers. Les bourgeois lyonnais n'aiment pas tellement ce genre de voisinage. N'insiste pas, tu ne peux rien en attendre. Tu ne vas pas me croire, mais tu es plus tranquille avec moi. Ensuite, de quoi veux-tu te plaindre ? Moi, je kidnappe et moyennant un peu de compréhension et d'euros, je remets en place ce que j'ai pris. Je suis très propre et je ne dérange personne. Rappelle-toi qu'on est à Lyon, entre gens bien élevés, qui n'aiment pas les scandales.